

Fonson, Jean Francois
Les "nouveaux pauvres"

rtoire de la Comédie-Française.

JEAN-FRANÇOIS FONSON

1882

Les "Nouveaux Pauvres"

COMÉDIE EN UN ACTE

Quatre Portraits d'après nature
par CHARLES MICHEL.
(Gravés en creux par N. de TOMMASO.)



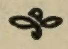
LIBRAIRIE THÉATRALE GEORGES ONDET
83, Faubourg Saint-Denis, 83
PARIS
—
1917

Prix net 4f

JEAN-FRANÇOIS FONSON

Les “ Nouveaux Pauvres ”

COMÉDIE EN UN ACTE



A ma fille SUZANNE,
Infirmière de l'hôpital Bossuet.

J.-F. F.

Comédies de J.-F. FONSON

La Kommandantür.

Comédie dramatique en trois actes . . . . 3 fr. 50

(L'action se passe à Bruxelles, en 1914.)

Les « Nouveaux Pauvres ».

Comédie en un acte. 2 fr. »

(Répertoire de la Comédie-Française.)

(En collaboration avec Fernand WICHELER.)

Le Mariage de Mlle Beulemans.

Comédie en trois actes . . . . 3 fr. 50

La Demoiselle de Magasin.

Comédie en trois actes. . . . . 3 fr. 50

Le Feu de la Saint-Jean.

Comédie en trois actes. . . . . 3 fr. 50

(Ce dernier ouvrage, en préparation.)

JEAN-FRANÇOIS FONSON

Les "Nouveaux Pauvres"

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 24 Décembre 1916.

Quatre Portraits d'après nature
par CHARLES MICHEL.
(Gravés en creux par N. de TOMMASO.)



LIBRAIRIE THÉATRALE GEORGES ONDET
83, Faubourg Saint-Denis, 83
PARIS

1917

DISTRIBUTION

PAUL, 50 ans . . . . MM. de Féraudy.
JEAN, 30 ans. . . . . Leroy.

MÉLANIE, 40 ans. . . . . Mmes Suzanne Devoyod.
HÉLÈNE, 20 ans. . . . . Huguette Duflos.

Un Commissionnaire.

Répertoire de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques
(Agence A. BLOCH), 12, rue Henner, Paris.


charles-Michel

LES “ NOUVEAUX PAUVRES ”

Chez Paul, une salle à manger richement meublée, dont les chaises et les fauteuils sont recouverts de housses.

Au milieu, une table entourée de chaises. Dans le fond, un large buffet sur lequel se trouve un plateau avec un flacon de Porto et des verres. A gauche, une desserte, placée entre une porte au premier plan donnant sur la cuisine et une autre porte donnant sur la chambre de Paul. A droite, un guéridon à côté duquel sont un fauteuil de cuir très confortable et un X. Près du fond, à droite, une porte donne sur une antichambre ou une galerie. Au lever du rideau, Paul, en veston d'intérieur, sans col et pas rasé, examine le livre de comptes de sa bonne.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, seul.

PAUL

Ah ! non, non ! ça, c'est trop ! quatre francs cinquante, non !

(*Il rejette le livre de comptes sur la table et sonne.*)

SCÈNE II

PAUL, MÉLANIE.

MÉLANIE, entrant par la porte, premier plan à gauche.

Monsieur a sonné ?

1.

PAUL, continuant dans le mouvement.

Non.

MÉLANIE

Oh! pardon!

(*Elle esquisse un mouvement de sortie.*)

PAUL

Non, restez. Dites donc, Mélanie, vous payez le beurre 4 fr. 50?

MÉLANIE

Oui, monsieur.

PAUL

Eh bien, à Paris, la veille de mon départ, le beurre était à 2 fr. 75. (*Montrant le livre de comptes.*)

MÉLANIE

Ah! si cher?

PAUL

Comment, si cher? Vous appelez ça cher?

MÉLANIE

Oh oui, monsieur!

PAUL, mettant le livre de comptes sous le nez de sa bonne.

2 fr. 75! Voyez, 2 fr. 75!

MÉLANIE

La livre.

PAUL

Et vous le payez 4 fr. 50.

MÉLANIE

Le kilo!

PAUL

Comment?

MÉLANIE, montrant le livre.

Le kilo.

PAUL

Ah ! Il y a : le kilo ? (*Contrôlant.*) Oui, il y a : le kilo. (*Penaud.*) Enfin, j'ai bien fait de contrôler tout de même.

MÉLANIE

Il faut toujours contrôler.

PAUL

N'est-ce pas ? Comme ça, au moins, je sais...

MÉLANIE

Que le beurre est à 4 fr. 50 le kilo ?

PAUL

Non ; que Marie, mon ancienne bonne, était une voleuse, et ça me fait plaisir...

MÉLANIE

Ah !

PAUL

Oui, parce que... mais vous ne pouvez pas comprendre ; et puis, enfin, ça ne vous regarde pas... (*Mélanie va pour sortir.*) Qui vous a dit de vous en aller ?

MÉLANIE

Personne, monsieur.

PAUL

Alors, restez.

MÉLANIE

Bien, monsieur.

PAUL

Mélanie, qu'est-ce que j'allais vous dire ? Ah oui, voilà ! Vous avez installé un lit, comme je vous l'avais dit, dans le petit salon ?

MÉLANIE

Oui, monsieur.

PAUL

Ce sera très bien, n'est-ce pas ?

MÉLANIE

Oh ! je pense que l'invité de monsieur serait mieux dans le grand salon.

PAUL

Vous croyez ? Avec ce beau tapis ? Non, il vaut mieux consigner cette partie de l'appartement ; vous êtes seule pour le service.

MÉLANIE

Oh ! quant à ça, monsieur ne doit pas...

PAUL

Et puis, il est préférable qu'il n'ait pas trop à marcher pour venir ici, dans la salle à manger. Il est blessé, il ne faut pas oublier qu'il est blessé.

MÉLANIE

En passant par le boudoir, la distance est à peu près la même.

PAUL, nerveux.

Oui, mais le boudoir serait toujours en désordre. Maintenant, dites donc, vous soignerez bien le déjeuner, hein ? Je veux un bon déjeuner ! Songez donc, c'est la première fois qu'il revient à Paris. Trois mois de tranchées ! l'ambulance, l'hôpital, il n'a pas été gâté !

MÉLANIE

Oh ! Monsieur peut être tranquille, je soignerai bien le parent de Monsieur.

PAUL

Ce n'est pas un parent, c'est un ami, le fils d'un de mes

vieux amis. Il n'a plus que moi, maintenant. (*Regardant la pendule et sursautant.*) Sacrebleu ! onze heures ! Dites donc, Mélanie, je vais finir de m'habiller ! (*Coup de sonnette en coulisse.*) On sonne, ce doit être lui... (*Il a un mouvement pour aller au-devant de son invité, mais s'arrête.*) Non ! pas rasé, comme ça, je fais trop vieux... Deux minutes, je suis prêt dans deux minutes. Si c'est lui, faites-le entrer ici... Deux minutes...

(*Il sort précipitamment par la seconde porte de gauche, tandis que Mélanie sort par la porte de droite pour aller ouvrir.*)

SCÈNE III

MÉLANIE, JEAN, LE COMMISSIONNAIRE.

MÉLANIE, en coulisse.

Attention, monsieur, vous allez vous cogner à la table

JEAN, en coulisse.

N'ayez pas peur, n'ayez pas peur! *(S'adressant à un commissionnaire qu'on ne voit pas.)* C'est ça, mon ami ; cette malle, là.

MÉLANIE, de la porte, au commissionnaire resté en coulisse.

Attendez, vous allez m'aider à porter la malle dans la chambre de Monsieur.

JEAN, en coulisse, à Mélanie.

La valise, ici.

MÉLANIE, au commissionnaire, qui est toujours en coulisse.

Donnez.

(Elle quitte la porte pour aller dans l'antichambre chercher la valise, tandis que Jean, en uniforme de sous-lieutenant d'artillerie, descend en scène en boitant et en s'aidant d'une canne.)

LE COMMISSIONNAIRE, très vieux, le visage embroussaillé d'une barbe grise, entre en scène, un nécessaire de toilette à la main ; Mélanie le suit en portant une valise qu'elle dépose dans un coin. Elle donne un pourboire au commissionnaire.

LE COMMISSIONNAIRE

Un franc, ce n'est pas beaucoup !

MÉLANIE

C'est la guerre !

LE COMMISSIONNAIRE, pose le nécessaire sur la table.

Ce n'est pas la guerre qui me fera manger.

JEAN, au commissionnaire.

Mon ami, venez ici ! Tenez. (*Il lui donne une pièce de monnaie.*) Ça suffit, comme ça ?

LE COMMISSIONNAIRE, bougon.

Ça commence à aller, mais il n'y a rien de trop.

JEAN

Un soldat gagne cinq sous par jour !

LE COMMISSIONNAIRE

Peut-être... mais il est nourri. Faut qu'on puisse vivre, nous !

JEAN

Tandis qu'eux, pour 25 centimes, faut qu'ils puissent mourir ! (*Il lui donne encore quelque monnaie.*) Tiens, bois ça à ma santé, embusqué !

LE COMMISSIONNAIRE

Non, mais faudrait voir, des fois, à ne pas m'appeler embusqué ! Moi aussi, j'y ai été au front ! Oui, mon lieutenant ! Oui, mon lieutenant ! Comme vous me voyez là, j'ai fait toute la campagne de 70 ! Oui, mon lieutenant ! Que,

même, j'étais à Buzenval où j'ai reçu un éclat d'obus dans le ventre, qu'il m'en est resté une cicatrice comme des barbillons de dindon, oui, mon lieutenant ! Tenez, voulez-vous voir ?

JEAN, vivement.

Non, non, je vous crois.

LE COMMISSIONNAIRE

Si, si, je veux que vous voyiez ! Y a un bourrelet comme ça ; on dirait une crête de coq, de là à là ! C'est pas joli, parce que ce n'est pas à la mode ; sans ça... Tenez...

(Il veut montrer.)

JEAN

Il y a une dame, voyons.

LE COMMISSIONNAIRE

Une dame, où ça ! Ah ! la bonne ? Et puis, quoi, un ventre c'est un ventre ; pas vrai, la soubrette ? Pour sûr, il n'est pas aussi affriolant que le sien, mais j'ai ma petite crête de coq ! Et, vous savez, à Buzenval, j'ai eu aussi une balle qui m'a fracassé la cuisse, oui, mon lieutenant. Et puis, j'ai été décoré, comme vous, de la Médaille militaire devant le régiment, avec les clairons, tout le fourbi, et un baiser du général, oui, mon lieutenant ! Que c'est même à cause de ça que je me suis marié, oui, mon lieutenant ! Sidonie, qui n'avait pas voulu de moi en entier, m'a pris en morceaux, avec ma médaille et mes barbillons de dindon. Et puis, on m'appelait un glorieux blessé, dans ce temps-là...

JEAN

Et maintenant ?

LE COMMISSIONNAIRE

On m'appelle « le boiteux », dans le quartier, bien que, maintenant, ça ne se voie plus : rapport à mes rhumatismes, je boite des deux, oui, mon lieutenant ! Mais faudrait voir à ne pas m'appeler embusqué ! On s'est foutrement battu aussi !... Enfin, quoi, on a fait son petit possi-

ble... oui, mon lieutenant, son petit possible!... Tout de même, ça fait plaisir de penser qu'on s'est battu pareillement, moi dans les temps... vous maintenant. Je m'y revois ! Je dégotais bien... Comme vous... en plus joli.

JEAN, amusé.

Ah !

LE COMMISSIONNAIRE

Oui, rapport à la moustache, que j'avais longue et fine dans ce temps-là. (*Sur un geste de Mélanie.*) Oui, la boniche ! Et aujourd'hui, je n'en vois presque pas, de moustaches ! C'est peut-être rapport à ça qu'on vous appelle « les poilus ». Allons, au revoir, mon lieutenant, et merci pour la chose du litre de vin (1).

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

MÉLANIE, JEAN

MÉLANIE, à Jean.

La valise dans la chambre ?

JEAN

Non, laissez, je vous en prie, elle est lourde ; c'est à cause d'un obus que j'ai rapporté pour Paul. (*Mélanie va emporter le nécessaire de toilette.*) Le nécessaire non plus, ne vous dérangez pas. Marie rangera ça tout à l'heure.

MÉLANIE

Marie ?

JEAN

Oui, Marie ! Au fait, où est-elle, Marie ? Elle n'a pas

---

(1) Cette scène a été supprimée pour les représentations à la Comédie-Française.

l'air pressé de me revoir! Il ne lui est rien arrivé, au moins?

MÉLANIE

C'est que... Marie n'est plus ici. C'est moi qui la remplace : je suis la nouvelle bonne.

JEAN, l'examinant avec étonnement.

Ah ! vous êtes la...

MÉLANIE

Oui, Je m'appelle Mélanie.

SCÈNE V

Les Mêmes, PAUL, **de la coulisse.**

PAUL, en coulisse.

Bonjour, vieux. J'arrive; je finis de m'habiller.

JEAN

Viens comme tu es.

PAUL

Oh! non, tout de même...

JEAN

Vieille cocotte!

PAUL

J'ai fini. A part ça, ça va?

JEAN

Oui, vieux. Et toi?

PAUL

Couci, couça : estomac, régime.

JEAN

Pauvre vieux!

MÉLANIE, installant Jean dans le fauteuil à côté du guéridon.

Là, Monsieur est bien comme ça?

JEAN

Très bien, merci.

(Il fait, en s'installant, une petite grimace de douleur.)

PAUL, de la coulisse.

Dis donc, j'oubliais, ta jambe?

JEAN

Très bien! Un peu courte, mais très bien. Il m'en reste un bon morceau, tu sais.

PAUL

C'est égal, tu en as eu, une veine!

JEAN

Une veine? Ah oui, au fait! J'ai gardé le plus gros! *(A Mélanie.)* Merci, madame. Vous avez déjà soigné des blessés?

MÉLANIE

Non, monsieur.

JEAN

Vous avez l'instinct. Toutes les femmes ont l'instinct. Ce n'est que depuis ma blessure, tenez, que j'ai appris à aimer les femmes. Avant, j'en aimais; maintenant, je les aime. Dans mon nécessaire, là, un peu d'eau de Cologne, s'il vous plaît?

MÉLANIE, corrigeant.

Eau de Liége!

JEAN

Non!... (*Riant.*) Ah! je comprends! Au front, nous continuons à appeler ça de l'eau de Cologne.

MÉLANIE

Ce sont nos petites victoires civiles.

JEAN, éclatant de rire.

Et puis ça ne fait de mal à personne.

(Mélanie imbibe d'eau de Cologne un petit tampon d'ouate hydrophile.)

MÉLANIE

Monsieur permet?

JEAN

Mais oui. *(Mélanie frotte le visage de Jean avec son tampon.)* C'est bougrement plus doux qu'une serviette!

MÉLANIE, montrant le tampon.

Et ça nettoie mieux!

JEAN, riant.

Ce n'était pas du luxe! C'est le train!

MÉLANIE

Un peu sur les mains?

JEAN

Un peu sur les mains. *(Il se frotte les mains, mouillées d'eau de Cologne.)* Ah! ça rafraîchit! Alors, elle est partie, Marie?

SCÈNE VI

MÉLANIE, JEAN, PAUL

PAUL, entre, et se précipite dans les bras de Jean qui s'est levé.

Ah! mon petit Jean, mon petit Jean! Te voilà!... *(Il l'embrasse.)* Je suis content de te revoir, tu sais!

JEAN, ému.

Moi aussi; je suis content!

PAUL

Que de choses! que de choses depuis... depuis un an bientôt!

JEAN

Oui.

(Il se réinstalle dans le fauteuil, et Mélanie, agenouillée devant lui, remet sa jambe sur le coussin.)

PAUL.

Et ça n'est pas fini! Fichtre non, ça n'est pas fini!

(Mélanie sort, en emportant le nécessaire de toilette.)

SCÈNE VII

PAUL, JEAN

PAUL, s'aperçoit que Mélanie a placé sous la jambe de Jean un coussin de soie brodée; il va chercher, sur un siège, un autre coussin recouvert de toile de Jouy et le met avec précaution à la place du coussin de soie.

Et... dis-moi, tu as des tuyaux?



JEAN

Des tuyaux?

PAUL, qui a fini de replacer la jambe de Jean sur le coussin de toile.

Tu comprends, c'est plus frais, c'est de la toile... Oui, sur la guerre.

JEAN, très énergiquement

Ça va très bien, très bien : nous les aurons!

PAUL

Ah! tu crois vraiment que... enfin, que nous les aurons!

JEAN

Tu n'es pas pessimiste, j'espère?

PAUL

Non! pour ça, pessimiste, non! Nous serons vainqueurs évidemment! Ça, dame, pour être vainqueurs, nous serons vainqueurs; mais voilà, quand?

JEAN

Bientôt!

PAUL

Ah! tant mieux!

JEAN

Il nous manquait des munitions... nous en avons maintenant.

PAUL

Comme s'il en pleuvait!

JEAN

Mais il en pleut. *(Montrant sa jambe.)* J'en ai même attrapé une goutte. Au fait, tiens, j'ai gardé la plus grosse part pour toi. Donne-moi ma valise.

PAUL, lui remettant sa valise.

La plus grosse part de quoi?

JEAN

Tu vas voir! *(Tirant un gros morceau d'obus de sa valise.)* Tiens, de ce gros cochon-là, comme disait mon ordonnance quand elle l'a ramassé, à vingt mètres de moi.

PAUL, blémissant.

Sacredieu! *(Prenant l'obus.)* C'est lourd!

JEAN, riant.

Et, encore, tout n'y est pas.*(Tirant un autre obus de sa valise.)* Et aussi ce 77. Tu sais, des fleurs là-dedans, c'est très joli!

PAUL, examinant l'obus.

Ça a l'air d'un grès flammé, avec ces bleus translucides.

JEAN

Oh! ils font de très jolies choses en Allemagne!

PAUL

Idiot! Mais, dis-moi? Tu reviens de la guerre, toi: raconte-moi.

JEAN

Qu'est-ce que tu veux : on s'est battu, et puis on s'est reposé de s'être battu, et puis on s'est encore battu...

PAUL

Oui, la guerre, quoi! Eh bien, moi, mon pauvre Jean, j'ai eu tous les embêtements de la terre! Oh! tu ne peux pas te figurer! Ça a dû être dur pour vous autres, l'hiver, là-bas, dans les tranchées; mais je te jure qu'à Bordeaux ça n'a pas été rigolo.

JEAN

Ah!

PAUL

Et ce départ! Cette foule à la gare; ces gens qui se bousculaient! Tiens, j'ai vu un type, très bien tu sais, qui arrachait de sa place une dame installée dans un wagon de première classe. Il l'arrachait, tu m'entends, de force! Je n'ai pas pu voir ça! J'ai appelé un sergent de ville qui était là, j'étais indigné! Le monsieur prétendait que la dame avait pris sa place, la dame disait que ce n'était pas vrai; et, furieuse, elle lui a allongé une gifle!... Ah! mon vieux, quelle gifle!... Alors, on les a menés tous les deux au poste. C'est même à cause de cela que j'ai trouvé une place pour moi.

JEAN

Comment?

PAUL

Oui, la place de la dame. *(Rectifiant.)* C'est-à-dire du monsieur, enfin la place, quoi. Eux, ils étaient au commissariat... alors...

JEAN

On est toujours récompensé d'une galanterie.

PAUL, riant.

Oui. Et puis ce voyage! Finalement, nous étions treize dans le compartiment! Et par une chaleur!... Mais ce n'est pas tout ça. Parlons de toi, c'est autrement intéressant!

JEAN

Je te l'ai dit, on ne peut pas raconter. La guerre, tu comprends, c'est toujours la même chose. Au commencement, encore, on changeait de place; seulement, maintenant qu'on est dans des tranchées aménagées comme des appartements...

PAUL

Tiens!

JEAN

Oui. On nous promet le chauffage central pour l'hiver prochain.

PAUL

Blagueur! En somme, vous étiez assez tranquilles, ces temps-ci?

JEAN

Oui. *(Rêveur.)* Il y a eu de belles choses tout de même.

PAUL

Eh bien, à Bordeaux, il n'y a pas eu de belles choses. Et puis, parle-moi de cette cuisine : si on les avait laissés faire, ils auraient mis des échalotes dans la glace à la vanille; tu vois d'ici mon estomac! Et, tu sais, de la place nulle part, des prix fous ! Aucun confortable! Ah! Bordeaux! J'ai souvent pensé à toi, va, mon petit, quand j'étais à Bordeaux, et je me disais : « Sa tranchée, ce n'est peut-être pas parfait ; mais, au moins, il est chez lui ! » Au fait, dis-moi, ta blessure? Car, enfin, tu as tout de même été blessé?

JEAN

Mais oui.

PAUL, regardant l'obus.

Il n'y a pas à dire : c'est dangereux, ces machines-là!

JEAN

Oui, il y a des moments; mais, tu sais, on n'y pense presque jamais.

PAUL

Et quand on y pense?

JEAN

On a peur.

PAUL

Tiens! on a peur?

JEAN

Oui, on a peur. Et s'il y en a qui te disent qu'on n'a pas peur, ne les crois pas; ce n'est pas vrai, ou alors ce sont des brutes.

PAUL

Dis-moi, ça doit être beau, parfois, une bataille?

JEAN, rêveur.

Une bataille? Tu sais, un artilleur, de son poste d'observation, n'en voit presque rien.

PAUL, un peu déçu.

Tu n'as pas vu de bataille?

JEAN

J'ai vu, oui, des gens qui couraient, des maisons qui brûlaient; et, pendant ce temps-là, de mon poste je téléphonais à ma batterie: « Trop court, trop long, non observé, en plein dedans! » L'incendie s'éteignait doucement, la fumée noire montait... Le crépitement des fusils se faisait plus rare; tout se taisait..... De temps en temps, un cri déchirait l'air, c'était un blessé qui appelait; et puis, un grand silence... ça avait été une bataille!

PAUL

Ah! Pas plus?

JEAN

Dans son coin, à soi, non, pas plus; mais, tu comprends, quand ça se répète souvent, sur des kilomètres et des kilomètres, alors ça finit tout de même par prendre de l'importance!

PAUL

Oui, parbleu, je pense bien! Et ta blessure?

JEAN

Eh bien, voilà, c'est idiot! Je rejoignais le poste par la

tranchée. Tout à coup : sssi... Mon lieutenant, qui était en observation, me crie : « Couche-toi! » Je me jette dans la boue, un obus éclate à 20 mètres en avant. N... de Dieu! nous sommes repérés! Je rampe aussi vite que je le peux auprès du lieutenant. Sssi... un second obus, 20 mètres en arrière. Ils tirent bien, les cochons! Je parie avec moi-même que le troisième c'est pour nous : j'ai gagné! Un bruit formidable, un tourbillonnement de fumée, de poussière, de boue; je ne vois plus rien. Sur la poitrine et sur le ventre, un poids, un poids énorme; les tempes serrées; dans la tête, un bourdonnement infernal. Qu'est-ce qu'il y a? Ah oui, le poste, où est le poste? Plus de plafond, le ciel! Plus de table, plus de chaise, des petits morceaux de toutes sortes de choses partout, et ce poids, ce poids sur la poitrine! Le lieutenant, où est-il? Oh! c'est à peine s'il en reste, on dirait qu'il a tout pris. Moi, je vis! oui, je vis! ce n'est pas possible! Je me tâte. A part ce poids sur la poitrine, je n'ai pas mal, je ne sens rien. J'essaie de me relever, je retombe. Ma cuisse! Ah! ce n'est que ça! — Une cuisse, tu comprends, ce n'est rien! — Dieu soit loué! Je reste couché dans ce tas de débris. Pendant une heure, deux heures... trois heures... des obus tombent autour de moi. Enfin, ils se font plus rares, puis plus rien. Tout à coup, des chuchotements... des voix qui se rapprochent : mon capitaine! Il est tout près de moi : « Blessé? me demande-t-il. — Oui, la cuisse. — Le lieutenant? — Là, et puis là et là. — Oh!... » Il appelle les brancardiers qui, avec mon ordonnance, me transportent lentement, avec précaution... Maintenant, j'ai mal. Alors — comme c'est curieux! — j'ai pensé à maman; oui, j'ai pensé à elle comme si elle vivait, comme si j'allais la voir. J'ai fermé les yeux et je n'ai plus rien senti; bercé par le balancement du brancard, je me suis endormi... ou évanoui, je ne sais pas.

PAUL, lui prenant les mains.

Ah! mon pauvre petit! ah! mon pauvre petit! Dire que tu aurais pu être en morceaux comme l'autre! Ça a dû être effrayant, quand tu l'as vu, l'autre, ton lieutenant?

JEAN

Eh bien, non.

PAUL

Tu ne l'aimais pas?

JEAN

Si, beaucoup. Songe donc, nous passions toutes nos journées ensemble! Les mêmes espoirs, les mêmes dangers, les mêmes angoisses. Je l'aimais beaucoup ; et, cependant, je n'ai pas eu une larme, un serrement de cœur. Je me suis demandé si j'étais une brute; je ne comprenais pas, je ne comprends pas encore! J'ai du chagrin, maintenant, de le savoir mort; mais je n'ai pas reçu, tu comprends, le choc de sa mort. La violence du coup avait sans doute été trop grande pour moi, m'avait dépassé, avait... oui, c'est ça, avait dépassé ma douleur physique et morale, ma possibilité de souffrir aussi bien dans ma chair que dans mon cœur. Après ça, — oui, évidemment c'est très égoïste — la joie que j'ai éprouvée de me sentir là vivant, miraculeusement vivant, je n'ai plus pensé à l'autre. C'est dégoûtant, hein?

PAUL

Non, je comprends assez ça!

JEAN

Ah! moi pas!

PAUL, pâle d'émotion.

C'est effrayant! C'est effrayant ce que tu me racontes là. Dis donc? Si on prenait un verre de Porto, hein? Tu m'as remué... C'est... c'est terrible!

JEAN

Du Porto? Hé! hé! ton Porto, hein? ton vrai?

PAUL, sonne.

Oui, mon vrai, tu l'as bien gagné!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MÉLANIE, entrant.

PAUL, à Mélanie qui vient d'entrer.

Une bouteille de Porto.

MÉLANIE

Le flacon?

PAUL

Non, pas le Porto des amis; mon Porto, celui de la cave. *(Mélanie attend.)* Eh bien? Ah oui, la clef... Tenez, deuxième caveau à droite.

MÉLANIE

Je sais.

PAUL

Et puis portez ça ,prudemment, hein? sans secouer... *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

Les Mêmes, moins MÉLANIE

JEAN

Comme tu es brusque avec ta bonne!

PAUL

Ah oui, la bonne! Parlons-en, des bonnes!

JEAN

C'est vrai, au fait, Marie?

PAUL

Encore une jolie... (*Il va dire un gros mot.*) Oui, enfin!

JEAN

Qu'est-ce qu'il y a eu?

PAUL

Quand les Allemands ont été à deux pas de Paris, je lui ai dit : « Marie, préparez mes malles; les Allemands arrivent, je pars pour Bordeaux; vous, vous resterez tranquillement ici en attendant mon retour, et vous garderez la maison. Veillez bien sur tout. » Et je suis parti. J'étais à Bordeaux depuis à peine trois jours, que je reçois une lettre de Marie, me disant qu'Edmond Pelletier — un vieil ami naturellement — l'avait engagée et que, comme elle avait sa mère et sa sœur à soutenir, elle se voyait obligée de gagner de l'argent... des bêtises, quoi! Oui, mon vieux, Marie, une bonne qui m'avait été dévouée pendant quinze ans, voilà ce qu'elle m'a fait!

JEAN

Mais toi, tu ne la payais donc pas?

PAUL

Si, mais si; je lui donnais la moitié de ses gages. En temps de guerre... la moitié!

SCÈNE X

LES MÊMES, MÉLANIE, **qui est entrée et a déposé le Porto sur la table, avec des biscuits.**

PAUL, à Mélanie.

Sacrebleu! Pas de biscuits! Avec du Porto comme celui-là, pas de biscuits : des petits gâteaux salés et du fromage.

MÉLANIE

Ah! pardon!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

PAUL, JEAN

PAUL

Tu vois, ça ne sait pas! Mais je suis content! (*Il se frotte les mains.*)

JEAN

Ah?

PAUL

Je suis content tout de même, parce que Marie...

JEAN

Quo

PAUL, confidentiellement.

C'est une voleuse!

JEAN

Non?

PAUL, jubilant.

Oui! Je m'en suis aperçu en vérifiant ses comptes. Elle m'a volé pendant quinze ans!

JEAN

Eh bien?

PAUL

Eh bien, maintenant, elle vole Edmond! Crois-tu que c'est bien fait, hein?

JEAN, éclatant de rire.

Il a quinze belles années devant lui avant de te rattraper!

PAUL, réfléchissant.

Tiens, au fait, c'est vrai!

SCÈNE XII

LES MÊMES, MÉLANIE **entrant avec des gâteaux salés et du fromage.**

PAUL, à Mélanie, vivement.

Non, non, laissez, je vais verser moi-même... C'est ça, c'est bien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII

PAUL, JEAN

PAUL, versant le Porto.

Crois-tu qu'il est beau, hein, et doré? Il tient au verre comme de l'huile.

JEAN, après avoir savouré un peu de son Porto.

Ah oui! il est bon!

PAUL

Tu bois ça comme un sauvagel Tiens, garde-le un peu dans la bouche, et puis sens-le, respire-le par le nez. *(Jean fait ce que lui indique Paul.)* Tu sens?

JEAN, toussant.

J'avale de travers! C'est vrai, c'est idiot, ça : tu me fais avaler et respirer en même temps; alors, j'avale de travers! Reprends ton Porto, ou laisse-le moi boire comme il me plaît.

PAUL, essuyant la vareuse de Jean, sur laquelle du vin a coulé.

Je te demande pardon, mon petit vieux; je ne t'avais pas dit de boire et de respirer en même temps; je t'avais dit : garde-le dans la bouche et respire par le nez, comme ça, au-dessus du verre. *(Il exécute lui-même le mouvement.)* Alors, tu comprends, tu as en même temps le goût et le parfum.

JEAN

Attends... *(Il fait la même chose que Paul.)* Tu as raison, c'est épatant!

PAUL

Tu vois!

JEAN

Mais, dis-moi; alors, cette bonne-ci?

PAUL, parlant en mangeant son fromage.

C'est une Belge.

JEAN

Elle a l'air très bien.

PAUL

Très bien!


Charly-Michel

JEAN

Elle fait la besogne toute seule?

PAUL

Comment, toute seule?

JEAN

Tu n'as pas d'autres domestiques?

PAUL

Mais c'est la guerre, mon petit! Tu comprends, la guerre!... je suis tout seul; j'ai consigné cette partie de l'appartement... On campe... nous aussi.

JEAN

Tu ne trouves pas qu'elle n'a pas l air d'une bonne?

PAUL

Qui, quoi? Elle n'a pas l'air d'une bonne! Tu sais ce que c'est, toi, l'air d'une bonne? La malheureuse s'est sauvée de Gand, à l'entrée des Allemands, avec sa fille et ce qu'elle avait sur le dos.

JEAN

Ah! Elle a une fille?

PAUL

Oui, gentille, d'ailleurs. Alors, moi, par bonté, je l'ai prise.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, MÉLANIE

MÉLANIE

Je viens demander à Monsieur si ma fille peut venir tout à l'heure m'aider : elle resterait avec moi, dans ma chambre. Je suis seule, et comme Monsieur a des invités ce soir...

JEAN

Ah !

PAUL, impatienté.

Oui, des vieux camarades : André, Gaston. Je voulais te faire une surprise, mais...

MÉLANIE

Oh ! monsieur, si j'avais su...

PAUL

Non, non, ce n'est rien ; vous pouvez faire venir votre fille, ça n'a aucune importance.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV

PAUL, JEAN

JEAN, avec conviction.

Mon ami, ta bonne est une femme du monde !

PAUL

Pourquoi ? parce qu'elle fait des gaffes ?

JEAN

Non, parce qu'elle a des mains de duchesse.

PAUL

Tu m'embêtes.

JEAN

Va donc voir à la cuisine...

PAUL

Quoi ?

JEAN

Comment elle travaille.

PAUL

Comment? comment elle travaille?

JEAN

Oui.

PAUL

Qu'est-ce que ça peut te faire?

JEAN

Va; c'est à côté.

(*Paul sort et va voir à la cuisine*)

SCÈNE XVI

JEAN, **se versant un second verre de Porto.**

JEAN

Enfin! Je vais en boire un comme j'aime le boire. *Il boit d'un trait.*) Il a beau dire, c'est aussi très bon comme ça!

SCÈNE XVII

JEAN, PAUL, rentrant suffoqué.

PAUL

Mon vieux, c'est épatant! Elle fait la cuisine avec des gants!

JEAN

Je l'aurais parié! Qu'est-ce que tu vas faire?

PAUL

Je ne peux pas la flanquer à la porte parce qu'elle fait la cuisine avec des gants!

JEAN

Non, mais tu pourrais l'inviter.

PAUL

Où?

JEAN

Ici.

PAUL

Elle y est.

JEAN

C'est une réfugiée; du moins, ce sont des réfugiées, puis qu'elle a une fille.

PAUL

C'est vrai, elle va même venir tout à l'heure.

JEAN

Tu leur dois l'hospitalité.

PAUL

Est-ce que je ne la leur donne pas? Je te ferai même remarquer que je lui donne de l'argent de poche par-dessus le marché.

JEAN

Comment?

PAUL

Oui, 60 francs par mois.

JEAN

Mais elle te sert!

PAUL

Tu ne voudrais tout de même pas que je lui fisse la cuisine?

JEAN

Tu pourrais prendre une bonne.

PAUL

C'est ce que j'ai fait.

JEAN

Une autre.

PAUL

Alors, je devrais mettre celle-ci à la porte, quand je n'ai rien à lui reprocher? Eh bien, ça serait joli!

JEAN

Ce que tu peux être égoïste!

PAUL

Ça y est! Je m'y attendais! C'est une tradition de famille! Ton pauvre père, quand il vivait, me disait toujours la même chose. (*Vexé.*) Seulement, mon petit, ton père, lui, était mon aîné.

JEAN

Je t'ai blessé?

PAUL

Oh! ce n'est rien; tu comprends, depuis le temps, je m'y fais.

JEAN

Je t'ai fait de la peine?

PAUL

Non, non.

JEAN

Si.

PAUL

Tu comprends, nous autres, les vieux garçons, nous sommes tout seuls à penser à nous; alors, nous n'avons pas toujours le temps de penser aux autres. C'est ce qui fait qu'on nous prend souvent pour des égoïstes... nous ne comptons pour personne.

JEAN

Oh!

PAUL, boudeur.

Au revoir!

JEAN

Tu t'en vas?

PAUL, un peu triste.

Oui, une course.

JEAN

Tu boudes?

PAUL

Moi? non.

JEAN

Alors, pourquoi t'en vas-tu?

PAUL

Une course, je te dis.

JEAN

Dis-moi où.

PAUL

Oh !

JEAN

Dis-moi où, ou je croirai que tu m'en veux et que tu sors pour que je te fiche la paix.

PAUL

Voilà : comme je n'ai plus d'auto, je vais chez un loueur te choisir une limousine bien suspendue pour t'amener cet après-midi à Saint-Germain. Je sais que tu aimes Saint-Germain, et j'ai pensé que cela te ferait plaisir de revoir Paris du pavillon Henri IV.

JEAN, avec attendrissement.

Tu es gentil !

PAUL

Non, non.

JEAN, rêveur.

Oui, de là-haut, voir Paris tout entier ! Hein ! tout entier !... Les mots ont une valeur aujourd'hui. Tout entier, ça donne froid dans le dos ! Sais-tu bien, Paul, que c'est une idée de poète que tu as eue.

PAUL, rasséréné.

Eh bien ! ça, évidemment, c'est peut-être un peu exagéré, ce n'est peut-être pas tout à fait vrai... mais j'aime mieux ! Au revoir, et puis, tu sais, tu es chez toi ici, tu peux tout casser. (*Il va reprendre le coussin de soie qu'il avait rangé tout à l'heure et le replace sous la jambe de Jean.*) Tu peux boire tout mon Porto, tu es le poilu de mon cœur ! Ah ! ton pauvre papa, s'il était là ! (*Il sort précipitamment, très ému.*)

SCÈNE XVIII

JEAN, PAUL

PAUL, rentre presque aussitôt et remet des journaux à Jean.

Les journaux.

JEAN

Merci. (*Paul sort.*)
(*Jean déploie un journal et lit.*)

SCÈNE XIX

JEAN seul, puis MÉLANIE

MÉLANIE, désignant le Porto et les verres.

Monsieur permet?

JEAN

Oui, madame. (*Elle le regarde, un peu interloquée.*) Oui, c'est plus fort que moi, je ne parviens pas à vous appeler Mélanie.

MÉLANIE

C'est pourtant un nom bien simple : Mélanie. Il y a des tas de Mélanie; je ne sais pas si Monsieur a remarqué, mais il y a même beaucoup de bonnes qui s'appellent Mélanie.

JEAN

Justement, vous vous appelez Mélanie?

MÉLANIE

Mais oui, monsieur.

JEAN

Et il y a longtemps que vous vous appelez Mélanie... enfin, que vous êtes servante?

MÉLANIE

C'est mon premier service à Paris.

JEAN

Mais avant, avant Paris?

MÉLANIE

Oh! je vois que Monsieur va me demander si j'ai des certificats? Mais je ferai remarquer à Monsieur que nous n'avons pas eu le temps, en quittant Gand, de réclamer des certificats.

JEAN

Ah! votre fille aussi était servante?

MÉLANIE, vivement.

Non, monsieur; ma fille... c'est-à-dire, enfin...

JEAN

Elle est trop jeune?

MÉLANIE, vivement.

Oui, c'est ça, elle est trop jeune.

JEAN

Quel âge a-t-elle?

MÉLANIE

Vingt ans.

JEAN, riant.

Bah! Vous avez dû vous marier toute petite?

MÉLANIE

Pourquoi?

JEAN

Une fille de vingt ans, à votre âge!

MÉLANIE, souriant.

Je me suis mariée très jeune. En province, on se marie encore très jeune. C'est l'aînée.

JEAN

Vous avez d'autres enfants?

MÉLANIE

Un fils de dix-huit ans!

JEAN, avec intérêt.

Où est-il?

MÉLANIE, avec fierté.

Il se bat!

JEAN

Ah! où ça?

MÉLANIE

Quelque part, là-bas, sur l'Yser...

JEAN

Vous avez de ses nouvelles?

MÉLANIE

Oui, une lettre que j'ai reçue tout à l'heure.

JEAN

Il va bien?

MÉLANIE, très émue.

Très bien ! c'est pour ça que, dans ma joie... enfin, je me suis permis de causer avec Monsieur... Même quand on est servante, n'est-ce pas, on éprouve le besoin d'exprimer son bonheur, de le dire à n'importe qui, au premier venu. (*Mouvement de Jean.*) Oh ! ce n'est pas pour vous que je dis ça, vous n'êtes pas le premier venu : vous êtes soldat, vous êtes blessé ! Quand, tout à l'heure, j'ai étendu votre jambe sur ce coussin, j'aurais donné je ne sais pas combien d'années de ma vie pour pouvoir vous embrasser. C'est qu'un fils, voyez-vous, un fils !...

JEAN

Ou une maman !

MÉLANIE

Votre maman ?

JEAN

Elle est morte, il y a déjà longtemps.

MÉLANIE

Ah !

JEAN

Est-ce que ça vous ferait encore plaisir de m'embrasser ?

MÉLANIE

Oh oui !

JEAN

Moi aussi, je voudrais vous embrasser : Je n'ai pas encore embrassé une femme depuis que je suis revenu. (*Ils s'embrassent.*) C'est très doux ! Vous sentez bon : Vous sentez la lavande. Je me souviens, ma mère en saupoudrait de grandes armoires à linge. Moi aussi, je suis de la province.

MÉLANIE

Il y avait également chez vous de grandes armoires à linge ? Chez moi, c'était mon luxe : je mettais les fleurs de lavande entre les chemises de batiste, dans de petits sacs de mousseline serrée.

JEAN

Maman la mettait à même le linge. C'est que nous étions, nous autres, du pays de la lavande; nous allions la cueillir nous-mêmes, dans les bois d'oliviers.

MÉLANIE

Vous êtes du Midi?

JEAN

Té! Le Gard!

MÉLANIE

Quel beau pays!

JEAN

Vous y êtes allée?

MÉLANIE

Tous les ans, en été, j'y passais — oui, c'est plus beau en été, au Lavandou! — j'y passais les vacances.

JEAN, incrédule.

On donne de belles vacances aux servantes, à Gand?

MÉLANIE, confuse.

C'est que...

JEAN, se levant.

Oh! ce n'est pas la peine! (*Se présentant cérémonieusement.*) Jean d'Espagnac. Madame...?

MÉLANIE, très émue.

Yvonne Van Doren.

JEAN

Asseyez-vous, je vous en prie.

MÉLANIE

C'est que...

JEAN

Vous allez me forcer à rester debout, et j'ai mal à la jambe.

MÉLANIE

Alors... (*Elle s'assied.*)

JEAN

Monsieur votre mari est resté en Belgique?

MÉLANIE

Je suis veuve.

JEAN, cherchant dans ses souvenirs.

Voyons, j'ai été à Gand en 1899, j'avais huit ans; non, je n'ai pas connu M. Van Doren.

MÉLANIE

Il était alors conseiller à la Cour d'appel, il est mort Premier Président.

JEAN

Oh! madame, pourquoi avez-vous fait ça? La veuve de M. le Président de Gand, servante!

MÉLANIE

C'est très curieux, je n'ai pas eu un instant l'idée de déchoir. Quand nous sommes arrivées à Londres, ma fille et moi, par la dernière malle d'Ostende, nous étions presque sans argent. Nous nous sommes adressées à un comité de réfugiés; on a été parfait! Seulement, Hélène et moi — oui, ma fille s'appelle Hélène — nous étions gênées de nous sentir des inutiles, au milieu de tout ce drame! Tous les jours arrivaient de nouveaux réfugiés. Ah! ces théories de pauvres gens lamentables, descendant du bateau à Folkestone! Ces enfants, surtout, qui portaient de lourds paquets plus grands qu'eux; les formes extraordinaires de ces paquets, tout ce qu'ils racontaient de désespoirs, de détresses! Je me souviens, tenez : à travers une nappe à

4.

carreaux blancs et bleus, nouée sur un tas de hardes, passait un petit bouquet de fleurs d'oranger — vous savez, un de ces bouquets bêtes de mariage, aux fleurs de cire —; deux enfants, pas plus hauts que cela, portaient ou plutôt traînaient cet énorme colis derrière leur mère. Elle, les yeux hagards, franchissait la passerelle du bateau en serrant dans ses bras un nourrisson qui criait, et labourait de ses petits ongles la poitrine de sa maman. On aurait dit qu'il cherchait... Il grattait, grattait et ses cris s'exaspéraient sans que sa mère fît un geste pour le calmer... Elle n'avait plus de lait... Ah! voyez-vous, ce spectacle-là! — Non! je n'aurais pas pu — il ne doit être possible de le supporter qu'à la condition de pouvoir soulager ces misères, et nous n'avions rien ou presque rien! Chaque paquebot amenait de nouveaux convois de ces loques humaines; tous ces malheureux avaient plus besoin de secours que nous, vous comprenez? Nous étions bien portantes, vaillantes; il eût été indigne que nous prissions quoi que ce soit de leur part, aussi peu que ce fût. Notre résolution de partir pour Paris a été vite prise, allez. Là! nous trouverions sûrement quelque chose, un emploi, enfin... une situation. Hélène est très bonne musicienne, elle parle l'anglais parfaitement: elle donne des leçons de piano, de solfège et d'anglais. Moi...

JEAN

Mais enfin, pourquoi servante?

MÉLANIE

Ah! voilà!...

JEAN

Vous pouviez faire autre chose.

MÉLANIE

Quoi?

JEAN

Je ne sais pas, moi... des leçons.

MÉLANIE

De quoi?

JEAN

Des leçons... de toutes sortes de choses, des leçons, enfin !

MÉLANIE

Je ne sais rien. (*Jean proteste.*) Ou plutôt je sais un tas de choses, très mal. J'ai été bien élevée, moi, monsieur.

JEAN

Infirmière?

MÉLANIE

J'ai essayé.

JEAN

Eh bien?

MÉLANIE

On n'a pas voulu de moi : je n'avais pas de diplôme, et il fallait subvenir soi-même à tous ses frais. Ah! il y a une terrible concurrence dans la charité, vous savez, cette année! Quand je me suis vue incapable de quoi que ce soit, j'ai eu honte de moi-même, et je me suis rendu compte que la moindre petite modiste, la plus humble couturière valait mieux que moi. Je me suis sentie enchaînée, prisonnière de toutes mes vanités, et je me suis faite servante, comme, lorsqu'on a la foi, on se fait religieuse. Que voulez-vous, moi je n'ai pas la foi; alors, au lieu de me faire la servante de Dieu, je me suis faite la servante des hommes, par devoir, pour mériter la place que je prends au soleil.

JEAN

Par orgueil.

MÉLANIE

Possible. En tout cas, je suis certaine, tenez, que si M. le Premier de Gand ouvrait cette porte et me voyait vous servir en tablier blanc, il serait un peu étonné, oui, il serait étonné... mais après il dirait, avec la gravité qu'il mettait à rendre ses arrêts : « C'est bien, c'est très bien : ma femme, ma fille et mon fils sont tous les trois mobilisés, ils servent leur pays! C'est bien! »

JEAN, enthousiasmé.

C'est épatant! C'est fou, mais c'est épatant! Evidemment, tout le monde ne comprendra pas; mais, moi, je comprends. C'est épatant! *(Il lui baise la main.)*

SCÈNE XX

LES MÊMES, PAUL entrant et apercevant Jean qui baise la main de la servante.

PAUL

Oh! pardon! (*Il esquisse un mouvement de sortie.*)

JEAN, riant.

Mais non, mais non, tu n'es pas de trop.

PAUL

Ah!

JEAN

Au contraire : je te présente Mme Yvonne Van Doren, veuve du Premier Président de la Cour d'appel de Gand.

PAUL, hésitant, salue.

Mélanie... heu... madame...

JEAN, désignant un siège à Mélanie.

Asseyez-vous. (*A Paul.*) Assieds-toi. (*Paul, abruti, s'installe, tenant dans l'une de ses mains un bouquet enveloppé dans du papier et dans l'autre un petit paquet.*) Qu'est-ce que tu apportes là?

PAUL

C'est un petit pot de confitures de Bar; je sais que tu

aimes les confitures de Bar, le matin avec ton café au lait; alors, je t'apporte un petit pot de confitures de Bar.

JEAN, à Mélanie.

Tout de même, vous voyez, il est gentil.

MÉLANIE, se levant, gênée.

Je vous en prie, monsieur, laissez-moi vous débarrasser.

PAUL

Volontiers, Mélanie... pardon, madame.

MÉLANIE, voyant les fleurs que porte Paul.

Oh! les jolies roses!

PAUL

Oui, c'était... (*Jean lui donne un coup sec sur la manche*) c'était pour vous.

MÉLANIE, s'efforçant de dissimuler une grande envie de rire.

Ah!

PAUL

Oui, je passais devant une voiture remplie de fleurs; alors, je me suis dit : « Les belles roses! Ça fera bien dans la cuisine! » et je vous les ai achetées! Voilà!

MÉLANIE, emportant les fleurs.

Je vais les mettre dans un vase! (*Elle sort.*)

SCÈNE XXI

PAUL, JEAN

PAUL, s'affale sur une chaise.

Je suis abruti.

JEAN

Tu vois que j'avais raison.

PAUL, contrarié.

Ah oui, oui, parbleu ! C'est égal, c'est embêtant! Toutes mes affaires étaient si bien rangées ! Je pouvais chercher un mouchoir au milieu de la nuit, mon vieux, sans veilleuse. Enfin, qu'est-ce que tu veux, il va falloir recommencer. Ça va être la série des souillons, des voleuses. Mais tu as bien fait, tu as très bien fait; tu seras un peu moins bien soigné, mais tu ne m'en voudras pas! Dieu m'est témoin que ça n'est pas de ma faute!

JEAN

Tu ne trouves pas ça chic, cette femme de magistrat qui devient servante par fierté, pour ne pas prendre aux autres la part qu'on lui aurait réservée; cette femme qui se fait servante pour rester sa maîtresse?

PAUL

Mon Dieu, à première vue, je te dirai que je trouve ça idiot.

JEAN

C'est que tu ne l'as pas entendue tout à l'heure. Et puis, sais-tu pourquoi tu ne comprends rien à ces choses? Parce que, malgré toi, tu as vécu en dehors de cette fabuleuse aventure qu'est la guerre. (*Geste de protestation de Paul.*) Mais oui, tu n'en as eu, ici et à Bordeaux, que des échos lointains; alors, des actes comme ceux-ci t'apparaissent

comme désordonnés, hors des règles, fous, tandis qu'ils sont simplement héroïques ! D'ailleurs, ça se ressemble si fort, qu'en somme, une chose folle n'a manqué souvent que l'occasion pour être héroïque ! Tu comprends?

PAUL, avec une fausse conviction.

Très bien ! très bien ! Parbleu, si je comprends ! Malheureusement, maintenant, tu as parlé ; alors, tout cet héroïsme-là, c'est fichu !

JEAN

Comment ça?

PAUL

Tu penses bien qu'à présent je ne puis plus la garder.

JEAN

Comment?

PAUL

Non, tu ne voudrais pas que j'eusse comme cuisinière la veuve du Premier Président de la Cour d'appel de Gand? Ça aurait l'air de quoi? Je mangerais debout.

JEAN

Aussi, nous allons tout de suite chercher une nouvelle bonne, et nous installerons ici Mme Van Doren et sa fille.

PAUL, terriblement inquiet.

Ah?

JEAN

Mme Van Doren prendra ta chambre, sa fille aura la mienne.

PAUL

Et nous?

JEAN

Nous irons à l'hôtel.

PAUL, navré.

Ah! à l'hôtel?

JEAN.

En attendant que tu aies de nouveaux domestiques.

PAUL, résigné.

Ah! oui, oui!

JEAN

Tu n'as pas l'air gai?

PAUL

Si, si, je suis gai... je... (*Il va pour sortir.*)

JEAN

Où vas-tu?

PAUL

Faire ma malle... pour aller à l'hôtel.

JEAN

Pauvre vieux! Sapristi, j'oubliais le déjeuner.

PAUL

Comment, le déjeuner?

JEAN

Oui, il faut inviter Mme Van Doren et sa fille.

PAUL

Tu crois?

JEAN

Naturellement.

PAUL

Oui, c'est vrai, tu penses à tout, toi. (*Il va pour sonner.*) C'est étonnant ce que tu penses à tout!

JEAN

Qu'est-ce que tu vas faire ?

PAUL

Je vais sonner Mélanie. Ah ! sapristi ! Non, je ne peux plus la sonner, je vais l'appeler.

(*Il se dirige vers la porte de gauche. Mélanie entre, portant un vase contenant les fleurs que Paul a apportées.*)

SCÈNE XXII

Les Mêmes, MÉLANIE

PAUL, prenant le vase des mains de Mélanie.

Précisément, chère madame, j'allais vous demander ce que vous aviez fait pour le déjeuner, ou du moins... oui, je ne peux pas dire autrement... oui, ce que vous aviez fait pour le déjeuner.

MÉLANIE, correctement.

Hors-d'œuvre, sole Mornaix, tournedos à la Rossini, asperges d'Argenteuil, parfait au chocolat, fruits et petits gâteaux.

PAUL

Un balthazar ! Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas ? et votre fille aussi ?

MÉLANIE

Oh ! monsieur, non, je remercie Monsieur.

PAUL

Je vous en prie.

JEAN

Nous vous en prions.

MÉLANIE

C'est impossible !

JEAN

C'est impossible, pourquoi?

MÉLANIE, après un moment d'hésitation.

Parce que je n'ai que deux soles et deux tournedos.

PAUL

Mais vous, qu'alliez-vous manger?

MÉLANIE

Le veau froid d'hier soir : il ne faut pas laisser traîner les restes.

JEAN, sur un ton de reproche, à Paul.

Tu vois?

PAUL

Quoi?

JEAN

Les restes! tu lui fais manger les restes!

PAUL

Mais sacrebleu, est-ce que je savais, moi! (*A Mélanie.*) Je vous demande pardon, madame; mais c'est vrai, aussi, je ne pouvais pas deviner.

MÉLANIE

Excusez-moi, c'est très gênant.

(*On sonne.*)

PAUL

Mais non, mais non.

MÉLANIE

Si, si, j'irai tout à l'heure, si vous le permettez, chercher une autre place.

JEAN

Jamais de la vie!

PAUL

Ah non! Quand je ne savais pas, ou, du moins, quand j'avais encore un doute, mais maintenant, non! Vous êtes une femme du monde, vous donnez un admirable exemple, vous êtes Belge; je vous en supplie, restez. (*On sonne de nouveau avec plus d'insistance.*) Mélanie, on a sonné, allez ouvrir. Oh! sapristi! c'est vrai, pardon, j'oubliais! Je vais ouvrir. (*Il se précipite pour aller ouvrir.*)

MÉLANIE

C'est à l'escalier de service, c'est ma fille. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, moins MÉLANIE

PAUL, satisfait de lui-même.

Là! tu es content!

JEAN

Oui, tu es un brave garçon! (*À Paul qui va sortir.*) Où vas-tu encore?

PAUL, comme un homme qui a pris bravement une résolution héroïque.

Acheter deux soles et deux tournedos.

JEAN

Où ça?

PAUL, levant les bras dans un grand geste vague.

Est-ce qu'on sait? (*Il sort.*)

SCÈNE XXIV

JEAN, seul, se dirigeant vers le buffet en chantonnant.

Ah! maintenant, il va falloir mettre la table... mettre la table... (*Il ouvre le tiroir du buffet.*) Ah! la nappe!

(*Mélanie entre.*)

SCÈNE XXV

JEAN, MÉLANIE

MÉLANIE

Qu'est-ce que vous faites là? Voulez-vous bien laisser ça tranquille, et aller vous rasseoir là-bas, tout de suite! (*Désignant la nappe que Jean avait sortie du buffet.*) D'abord, elle est sale.

JEAN

Ah! sapristi! Laissez-moi vous aider?

MÉLANIE, souriant.

Non. Vous ne savez pas. (*Elle pose une autre nappe sur la table.*)

JEAN

Je parie que si!

MÉLANIE

D'ailleurs, ma fille va m'aider.



JEAN

Ah! c'est elle qui...?

MÉLANIE

Oui.

JEAN

Pourquoi ne l'avez-vous pas fait entrer?

MÉLANIE

Pour rien.

JEAN, vexé.

Ah!

MÉLANIE

Vous voulez absolument savoir?

JEAN

Oui, si je peux...

MÉLANIE

Elle est arrivée en chien fou, sans voilette. Alors, comme elle redevient une jeune fille du monde, elle se recoiffe pour être présentée à un beau militaire.

JEAN, montrant sa jambe.

Oh! un beau militaire.

MÉLANIE

D'ailleurs, je vais l'appeler.

JEAN

Attendez, attendez, d'ici au fauteuil j'ai trop à marcher. (*Il se dirige vers le fauteuil devant lequel il se tient debout.*) C'est ça; comme ça, maintenant, vous pouvez y aller.

MÉLANIE, souriant.

Ils sont encore plus coquets que les femmes!

JEAN, arrangeant sa médaille militaire, ingénument.

Ça fait bien?

MÉLANIE, appelant.

Hélène! (*A Jean.*) Si ça fait bien!

JEAN

Je suis sûr qu'elle est jolie, votre fille.

MÉLANIE

Je ne sais pas. Vous savez, ses enfants à soi, c'est toujours joli.

JEAN

Je parie qu'elle vous ressemble.

MÉLANIE, vivement.

Pas du tout, c'est tout à fait son père.

JEAN, un peu déçu.

Ah!

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, HÉLÈNE entrant.

HÉLÈNE

Maman?

JEAN, ravi.

Ah!

MÉLANIE, présentant.

Monsieur Jean d'Espagnac... ma fille Hélène.

HÉLÈNE.

Monsieur. (*Elle lui tend la main.*)

JEAN

Mademoiselle, monsieur votre père devait être un bien joli homme.

HÉLÈNE

Pourquoi?

MÉLANIE, qui est allée au buffet pour continuer à garnir la table, éclate de rire.

Ne fais pas attention, c'est un fou.

HÉLÈNE

Comme mon grand.

JEAN

Votre grand?

HÉLÈNE

Mon frère.

JEAN

Il est fou aussi? Pauvre garçon!

HÉLÈNE

J'adore ça!

JEAN

Alors, heureux garçon!

MÉLANIE, à Hélène

Tu ne pourrais pas m'aider un peu, plutôt que de te faire faire la cour par un lieutenant?

HÉLÈNE

Oh! maman!

MÉLANIE

Va me chercher les petites assiettes à pain.

JEAN, se précipitant.

J'y vais.

MÉLANIE

Voulez-vous rester là! Vous ne savez pas où c'est, d'ailleurs.

JEAN

Mademoiselle Hélène non plus.

HÉLÈNE

Oui, mais moi je trouverai.

JEAN, vexé.

Charmant!

(Elle sort en riant.)

SCÈNE XXVII

JEAN, MÉLANIE

JEAN, aide Mélanie à mettre le couvert et place les verres devant les assiettes. Il se trompe et dépose un verre, de forme différente des autres, à un endroit de la table où il ne convient pas qu'il soit.

MÉLANIE, plaçant le verre devant le couvert qui occupe le milieu de la table face au public.

Non, pas là, ici; c'est le verre de Monsieur.

JEAN, riant.

Non? il a un verre à lui? Est-il maniaque!

MÉLANIE, indulgente.

Vieux garçon !

JEAN

Égoïste ?

MÉLANIE

Il faut se défier des vieux garçons ; on ne sait jamais, ils ont un cœur tout de même. Parfois, on dirait que, par-dessus, à force d'avoir été passé de main en main sans précautions, il a poussé un durillon... un cor.

JEAN

Au cœur ? c'est amusant !

MÉLANIE

C'est parfois très sensible.

JEAN

Aux changements de temps.

MÉLANIE, avec un accent de reproche.

Ou au retour d'un ami.

JEAN

C'est vrai, vous avez raison. *(Riant.)* C'est rare les domestiques qui ne disent pas du mal de leur maître.

MÉLANIE

C'est très déroutant, les vieux garçons !... Ainsi, tenez, voyez ce Porto. *(Désignant le carafon.)*

JEAN

Celui des amis ?

MÉLANIE

Précisément. Eh bien, depuis que je suis ici, on n'en a

bu qu'un verre, et c'est lui qui l'a bu. Tandis que, chaque fois qu'un de ses amis arrive, c'est son Porto à lui qu'il offre.

SCÈNE XXVIII

Les Mêmes, HÉLÈNE, entrant.

HÉLÈNE

Ce que j'ai cherché ! *(Elle dépose les assiettes à pain sur la table, en les mettant au-dessus du couvert.)*

MÉLANIE, corrigeant.

Non, comme ça, à gauche, tu vois.

HÉLÈNE

Oui, maman.

MÉLANIE

Sapristi, mes soles ! *(Elle se dirige précipitamment vers la cuisine.)*

SCÈNE XXIX

JEAN, HÉLÈNE, puis PAUL

HÉLÈNE, continuant à dresser la table.

Dans quelle région étiez-vous quand vous avez été blessé ?

JEAN

Aux Éparges.

HÉLÈNE

Ça a été dur, par là ?

JEAN

Oui, assez.

HÉLÈNE

Mon frère est sur l'Yser, près de Nieuport; les autres années, nous y passions nos vacances. C'était bien beau, Nieuport! Vous connaissez ?

JEAN

Non.

HÉLÈNE

La vieille ville surtout.

JEAN

Oui ?

HÉLÈNE

Il n'en reste plus rien.

JEAN, rageur.

Les salauds!... Oh! pardon!

HÉLÈNE

Non, non, les salauds, c'est trop peu! Dans le langage qu'il est convenu d'appeler bienséant, il n'y a pas de mots pour eux.

JEAN

C'est vrai!

HÉLÈNE

Quand vous serez guéri, vous irez de nouveau dans le même secteur?

JEAN

J'ai bien peur de ne pas pouvoir retourner au front.

HÉLÈNE

Pourquoi ?

JEAN

Parce que j'ai un raccourcissement de la jambe.

HÉLÈNE

Ah !

JEAN

Oui.

HÉLÈNE

Ça ne se voit pas.

JEAN, amer.

Quand je suis assis, surtout.

HÉLÈNE

Oh !

JEAN

Vous ne m'avez pas vu marcher ?

HÉLÈNE

Mais si, tout à l'heure.

JEAN

Je trichais. *(S'emportant.)* Tout de même, c'est scandaleux d'empêcher un officier de retourner au front, parce qu'il boite ! Enfin, c'est à la guerre que j'ai attrapé ça. Ils pourraient tout de même se souvenir un peu!... Vous ne trouvez pas ? Vous riez ?

HÉLÈNE

Je ris de vous voir si en colère à l'idée d'être embusqué derrière une blessure, alors que tant d'autres... Je ris, et, au fond, je trouve ça émouvant, très beau ! Si, très beau ! Je vous le dis parce que je le pense et qu'aujourd'hui — c'est curieux comme tout change — les jeunes filles osent dire aux jeunes gens tout le bien qu'elles pensent d'eux.

JEAN

Oui, c'est curieux.

HÉLÈNE

Non, en somme, ce n'est pas curieux; c'est parce qu'i a beaucoup de bien à en penser.

JEAN

C'est une belle année pour les hommes!

HÉLÈNE

C'est une année où les hommes sont des hommes.

JEAN

Les femmes aussi ont beaucoup gagné à la guerre.

HÉLÈNE

Ah!

JEAN

Ainsi, votre mère et vous, ce que vous avez fait, c'est bougrement chic!

HÉLÈNE, souriant, avec un peu de malice.

C'était bougrement simple!

JEAN

Oh! pardon, je parle comme un poilu.

HÉLÈNE

Que vous êtes... et c'est très bien.

JEAN

Ça a dû vous paraître bien dur, pendant les premiers temps?

HÉLÈNE

Oui, pour maman, ça m'a fait de la peine.

JEAN

Et à votre mère?

HÉLÈNE

Ça lui faisait de la peine pour moi... Alors, un jour, nous nous sommes aperçues que chacune de nous n'avait de chagrin que pour le compte de l'autre ; nous avons éclaté de rire, et nous avons été très contentes.

JEAN

C'est délicieux !

HÉLÈNE

Rentrez votre admiration ; je vous assure, ce n'est pas la peine, du moins pour moi.

JEAN

Tout de même, des leçons de piano, à des enfants...

HÉLÈNE

Ne dites pas de mal des leçons, ni des enfants ! Si vous saviez comme c'est amusant, les enfants ! Et quel joli métier ! Ouvrir leurs petites intelligences, forcer leurs confiances...

JEAN

Ils sont méfiants ?

HÉLÈNE

Alors, quand on réussit, tenez, ça doit être comme quand vous prenez une tranchée, en petit, oh ! en tout petit ! C'est autrement amusant, allez, que de faire des visites à des amies de Gand pour leur dire du mal d'autres amies de Gand.

JEAN

Comme c'est étrange ! En cinq minutes, je viens d'en savoir plus long sur votre compte que je n'en aurais appris en valsant avec vous pendant toute une saison.

HÉLÈNE

Parbleu ! quand on valse, on ne voit qu'une chose, c'est qu'on valse.

JEAN

La danse, c'est la conversation des gens qui n'ont rien à se dire. *(Un silence.)* Vous aimez danser ?

HÉLÈNE

Oh oui !

JEAN, un peu déçu.

Ah !

HÉLÈNE

Vous pas ?

JEAN, montrant sa jambe trop courte.

Oh ! maintenant...

HÉLÈNE, comprenant.

Quand je dis que j'aime la danse, je veux dire...

JEAN

C'est affreux, hein, un homme qui boite ?

HÉLÈNE

J'ai connu des hommes qui ne boitaient pas et qui étaient affreux : il doit y avoir des hommes qui boitent et qui sont très bien.

JEAN

C'est que, moi, je boite très fort.

HÉLÈNE

Ça m'est égal.

JEAN, vexé.

Ah !

HÉLÈNE

Non, enfin, je ne sais pas comment vous dire, moi, je...

JEAN, se levant et marchant.

Tenez, voyez. Et, vous savez, jamais ça ne guérira.

HÉLÈNE

Ah!

JEAN

C'est laid, n'est-ce pas?

HÉLÈNE

Oh non, ce n'est pas laid!

JEAN

Vous êtes gentille. Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir?

HÉLÈNE, qui a envie de pleurer.

Mais non, je vous assure, mais non.

JEAN

D'ailleurs, ça n'a pas d'importance. Quelle importance voulez-vous que ça ait?... Ça vous est égal, et vous avez raison... (*Après un long temps.*) Mademoiselle Hélène, voulez-vous me donner votre bras?

HÉLÈNE

Mon bras?

JEAN

Oui, une idée; elle va vous paraître complètement absurde. Figurez-vous, j'ai une tante, ma marraine, une vieille paysanne bretonne qui, chaque fois que je vais la voir, a la manie de faire le tour de la ville à mon bras; elle me trouve beau... enfin, elle me trouvait beau... et elle était fière!

HÉLÈNE

Je vous réponds qu'elle vous trouvera mieux maintenant, votre marraine.

JEAN

Ah! vous croyez?

HÉLÈNE

J'en réponds.

JEAN

Vous? si vous étiez... enfin, si vous étiez la marraine d'un soldat estropié, vous ne le trouveriez peut-être pas si beau que ça?

HÉLÈNE

Mais si.

JEAN

Eh bien! marchons un peu, voulez-vous, pour voir si mon épaule ne cognerait pas l'épaule de ma tante?

HÉLÈNE

Voilà.

(*Ils se promènent dans la chambre bras dessus, bras dessous.*)

JEAN, timidement.

Ça m'a l'air d'aller.

HÉLÈNE, émue.

...Très bien.

JEAN

Vous ne sentez rien?

HÉLÈNE, troublée.

Je ne sens rien du tout.

JEAN

Et puis, comme ça, à mon bras, vous ne sentez rien, vous ne voyez rien; alors, c'est comme si je ne boitais pas. (*Riant.*) Ah! ah!

HÉLÈNE

Pourquoi riez-vous?

JEAN

Une idée drôle, enfin drôle... stupide!

HÉLÈNE

Quoi?

JEAN

Je me disais : si elle était à mon bras, toujours, elle ne verrait jamais rien! Hein, que c'est drôle?

HÉLÈNE, très troublée.

Oui, c'est drôle! (*Apercevant Paul qui rentre.*) Oh! oh! Monsieur, oh! (*Elle se sauve.*)

PAUL, qui porte deux petits paquets contenant les soles et les tournedos.

Eh bien, mais ça va... tu fais de la rééducation physique, c'est une bonne idée; au moins, comme ça, tu ne perds pas de temps. Hein, ça va?

JEAN, de mauvaise humeur.

Ça va très mal!

PAUL

Comment?

JEAN

Et je m'en vais.

PAUL

Tu t'en vas, pourquoi?

JEAN

Parce que, mon cher, c'est trop bête : je viens d'être maladroit, odieusement maladroit avec cette petite.

PAUL

Non?

JEAN

Ridicule, te dis-je, ridicule! Alors, comme je n'aime pas

ça, je m'en vais. (*Il prend son képi qui se trouvait sur la table.*)

PAUL

Eh bien, et moi, dans tout ça, qu'est-ce que je deviens? Enfin, je pourrais peut-être bien savoir?

JEAN

Non, c'est trop bête! Figure-toi que moi, oui, moi, avec cette patte-là, cette patte trop courte, je ne sais pas ce qui m'a pris... J'ai été très ému, tu comprends? plus ému sans doute qu'il ne convenait... Tu comprends?

PAUL, qui, de temps en temps, jette un coup d'œil vers la cuisine pour voir si la mère et la fille ne vont pas enfin rentrer.

Oh! oui, oui.

JEAN

Tu comprends, nous autres, nous avons un si grand arriéré de tendresse... alors je me suis emballé. Et tout à l'heure là, en marchant au bras l'un de l'autre, elle aura deviné sans doute, à l'accent de ma voix, à la pression de ma main sur son bras, que sais-je, moi! le trouble, tu comprends...? c'est-à-dire le trouble... Enfin... tu comprends?

PAUL

Je crois bien que je comprends!

JEAN

Alors, n'est-ce pas, cette pauvre petite, en te voyant entrer... elle a regretté, parbleu, la peine qu'allait me faire sa déception, la peine énorme qu'elle allait me faire en me rappelant à la réalité. Elle a un cœur admirable! Elle a eu pitié de moi... et elle s'est sauvée!

PAUL

Es-tu bien sûr?

JEAN, s'emportant.

Elle s'est sauvée, je te dis! tu as bien vu qu'elle s'est sauvée!

PAUL, imitant l'intonation de Jean.

Elle s'est sauvée! elle s'est sauvée! J'ai bien vu, parbleu, qu'elle s'est sauvée; mais toi aussi tu te sauves, et cependant...

JEAN, protestant.

Oh! mais, moi, ce n'est pas la même chose...

PAUL

Tu n'avais pas l'air de la dégoûter tant que ça, tout à l'heure.

JEAN, montrant sa pauvre jambe trop courte.

Je t'en prie, regarde-moi. Crois-moi, laisse-moi m'en aller. Oui, je sais, ça aurait pu être gentil... C'était un joli rêve. On a fait tant de cauchemars, là-bas! Alors, de temps en temps, on se paie un rêve. Voilà... C'est fini... Au revoir, mon petit Paul, merci... Tu as été... (*Voyant entrer Hélène et sa mère.*) Sapristi! les voilà!

SCÈNE XXX

LES MÊMES, HÉLÈNE, MÉLANIE.

HÉLÈNE, à Paul.

Monsieur, je vous remercie beaucoup de toutes les bontés que vous avez eues pour nous; mais nous sommes obligées, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'accueil que vous nous avez fait, de partir. Maman servira le déjeuner; elle attendra même, pour s'en aller, que vous ayez une autre bonne. Moi, malgré toute la peine (*regar-*

dant Jean), la très grande peine que cela me fait, il *faut* que je m'en aille.

PAUL

Comme ça, tout de suite, avant de déjeuner?

HÉLÈNE

Oui, tout de suite.

PAUL

Un télégramme... peut-être?

HÉLÈNE

Oui, c'est ça, un télégramme.

(*Hélène et sa mère font semblant de chercher le télé gramme dans le réticule d'Hélène, que tient sa mère.*)

PAUL

Vous l'avez perdu, je parie?

MÉLANIE

Oui.

PAUL

Rien de grave?

MÉLANIE

Non, oh non!

HÉLÈNE

Un frère de maman très malade!

PAUL, avec une fausse compassion.

Oh!

HÉLÈNE

Mais très vieux! Si vieux... alors...

PAUL, riant, et continuant la pensée d'Hélène.

... que ça n'a aucune importance!... (*Prenant des mains d'Hélène son parapluie et sa serviette de professeur.*)

Donnez-moi cela... (*Hélène abandonne son parapluie et sa serviette.*) Et puis enlevez votre chapeau... Là! Maintenant que votre oncle va mieux, causons. Vous étiez très gentils, tous les deux, quand je suis entré; ça vous allait très bien d'être gentils. Que s'est-il passé depuis? C'était trop simple, n'est-ce pas, ça allait trop bien? Généralement, dans ces cas-là, ce sont les parents qui mettent des obstacles : ils ne savent pas toujours pourquoi, mais ils les mettent par principe. Cette fois, c'est vous, pourquoi?

MÉLANIE, rompant un silence gênant.

Je vais vous le dire, moi, monsieur. Hélène a raison. Dans notre situation, nous ne pouvons pas nous laisser entraîner dans une telle aventure. Nous ne sommes plus au temps des fées; et qui sait, un jour, plus tard, vous pourriez, monsieur Jean, et vous-même monsieur, supposer qu'en nous introduisant chez vous nous avions des desseins trop habiles. Nous sommes aujourd'hui de pauvres femmes, et vous...

PAUL, s'emballant.

Ah! je comprends, je comprends : cette affaire de cœur devient tout de suite une affaire d'argent. Eh bien, j'ai réfléchi, depuis tout à l'heure. C'est même étonnant ce qu'on peut réfléchir en allant acheter deux soles et deux tournedos! J'ai songé à tout ce qui vous est arrivé, à tout ce que vous avez fait de très beau, de très bien — oui, de très bien! —, et moi qui, jusqu'à présent, avais accordé à l'argent une importance considérable — je le dis — je m'aperçois que cet argent n'est rien du tout, ou si peu de chose, que l'idée de le perdre me serait complètement indifférente auprès du chagrin que j'aurais à la seule pensée de voir le bonheur de Jean compromis. (*S'emportant de plus en plus.*) Il y a encore des gens qui pensent à l'argent quand tous nos pauvres petits donnent leur sang, tout leur sang, eux, sans compter. L'argent! Eh bien! voulez-vous que je vous dise, madame? Depuis une heure, je suis honteux d'en avoir, moi, tant d'argent, quand je songe qu'il y a des mères, des épouses, des sœurs et des enfants de soldats qui n'en ont pas assez pour vivre! L'argent! (*Donnant un grand coup de poing sur la table.*) Et c'est un ancien avare qui vous parle!

MÉLANIE, très émue.

Comme tout a changé!

PAUL

Ah oui! ça, en effet, il y a quelque chose de changé! Vous ne voudriez pas tout de même qu'un petit événement comme celui-là, qui lance des millions d'hommes les uns sur les autres, n'eût rien changé? Oh! je ne prétends pas qu'il n'y aura plus en France que des braves gens! La guerre, voyez-vous, exalte tous les sentiments : les bons deviennent meilleurs, les mauvais deviennent pires! Alors, ceux qui n'étaient ni l'un ni l'autre deviendront meilleurs ou pires, selon l'impulsion qu'on parviendra à leur donner. Ainsi, moi qui n'étais ni bon ni mauvais, je suis en train de devenir très présentable. Et, tenez, vous disiez tout à l'heure que le temps des fées était passé : où voyez-vous ça, encore? (*Désignant Jean.*) Demandez-leur donc, à ces poilus, s'il n'y a plus de fées cette année!... Plus de fées! Et toutes ces infirmières qui pansent leurs blessures, ces marraines qui les consolent, ces femmes de Président de Cour qui se font cuisinières, ces filles de magistrat qui donnent des leçons de piano pour laisser à d'autres leur part de douceurs! Pas de fées? Eh bien, et moi? Non, mais regardez-moi! Vous ne voyez pas ma robe tissée des rayons argentés de l'aurore; dans mes cheveux mon diadème de gouttes de rosée serties dans des filigranes neigeux? Et ma grande canne? Et cette projection électrique sur ma figure? (*Il prend la main d'Hélène qu'il mène a Jean.*) Vous ne me voyez pas conduisant Cendrillon au Prince Charmant? Vous ne m'entendez pas leur dire : « Mariez-vous, soyez heureux et ayez beaucoup d'enfants! Surtout beaucoup d'enfants, nous en aurons besoin! » Pas de fées? C'est-à-dire qu'il n'y en aura jamais eu autant qu'à présent, des fées!... Seulement, il ne faut pas non plus les décourager.

MÉLANIE, souriant.

Ça n'aura pas traîné.

PAUL

Dame! c'est la guerre; on n'a pas le temps, on se presse d'être heureux.

JEAN

On arrache sa part de bonheur à la mort.

HÉLÈNE

J'ai presque honte d'être si contente!

PAUL, très gai.

Et maintenant, à table; j'ai une faim de loup!... Jean, donne ton bras à mademoiselle Hélène. (*Paul va vers Mélanie et lui offre cérémonieusement son bras pour la conduire à sa place.*) Madame. (*Lorsque tous sont installés.*) Et vous savez, demain nous enlevons les housses!

FIN

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). — 227.6.1914.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT